

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

4 janvier 2009

Pasteur Caspar
Visser'T'Hoof

Texte :

Matthieu 2, 1-12

Notes bibliques

1 Analyse du texte

L'Évangile selon Matthieu est le seul à connaître le récit de la visite des mages. Dans ce récit une particularité de Matthieu apparaît, c'est sa propension à citer des passages de l'Ancien Testament pour montrer que l'Évangile se situe dans la continuité de ce qui avait été annoncé notamment par les prophètes d'autrefois. Les autres évangélistes font pareil, il n'en demeure pas moins que chez Matthieu ce souci de se référer à l'Ancien Testament est le plus marqué. Le récit suit deux passages qui inscrivent la naissance de Jésus dans une histoire. Le premier se présente sous forme d'une généalogie. Le deuxième raconte ce qui est résumé dans le Symbole des Apôtres par les mots: « conçu du Saint Esprit et né de la vierge Marie ».

2 Au fil du texte (trad. TOB)

V.1 Le roi Hérode régnait sur la Judée de 37 à 4 av. JC. Par conséquent, il ne vivait plus quand Jésus est né. Mt 2, 1 – 12 est un récit avant tout symbolique, l'auteur n'a pas le souci de l'historicité exacte des faits. Hérode était d'origine non-Juive. Ce n'est que par alliance qu'il était lié à la famille royale hasmonéenne. Aux yeux de beaucoup de ses sujets Juifs, il manquait de légitimité.

Il est question de « magoi », c'est-à-dire de mages, d'astrologues, considérés dans la culture du proche Orient comme des savants. La tradition en a fait des « rois »-mages, en raison de la richesse de leurs cadeaux. Cette tradition s'appuie aussi sur certains passages de l'Ancien Testament (Psaume 72 ; Ésaïe 42 ; 60), qui nous montrent des rois venant de loin pour adorer le Dieu d'Israël.

V.6 Les grands-prêtres et les scribes citent Michée 5, 1.



V.10 Les mages n'ont pas encore vu l'enfant, pourtant ils éprouvent « une grande joie » rien qu'à la vue de l'astre. Ceci montre le lien symbolique entre l'astre et l'enfant. En effet, dans Nombres 24, 17, le Messie est appelé « une étoile qui monte de Jacob ».

3 Commentaire

Le récit relie trois thèmes forts de l'Évangile : la royauté du Christ, l'universalité du salut qu'il est venu apporter et l'opposition à laquelle Jésus était en butte.

La royauté du Christ est signifiée par le geste d'adoration des trois visiteurs venus d'Orient. Ce geste consiste en une prosternation devant l'enfant. A l'époque, en Orient, la prosternation était un signe d'extrême respect pour la personne du roi. Par ailleurs, la richesse des cadeaux offerts par les mages montre l'importance de l'hommage rendu.

L'universalité du salut que le Christ est venu apporter est signifié par le fait que ce soient des personnes venues d'Orient, c'est-à-dire de contrées païennes, qui, les premiers, viennent rendre hommage à l'enfant. En qualifiant ces étrangers de « mages », l'auteur du récit évoque une ambiance babylonienne. On sait l'importance qu'avait à Babylone le culte de la divination basée sur l'étude des astres. En Orient, une tradition semble avoir existé selon laquelle un mystérieux roi du monde allait naître en Occident. Quand en l'an 60 après JC le roi Parthe Tiridate se rendait à Rome pour y rendre hommage à l'empereur Néron, il rendait compte de sa démarche en se référant à cette tradition, et en expliquant qu'il avait été averti par les étoiles. Très vite, les lecteurs de Mt 2, 1-12 ont mis le récit en rapport avec certaines prophéties de l'Ancien Testament, comme celles contenues dans le Psaume 72, dans Esaie 42 ou Esaie 60, où l'on voit des rois venus des pays de l'Orient rendre hommage au Dieu d'Israël à Sion. Ce thème sera repris par l'auteur de l'Apocalypse (Ap. 21, 24 – 26 : « ... les rois de la terre y apporteront leur gloire... »).

Le récit fait partie d'un ensemble narratif qui se prolonge jusqu'à la fin du chapitre 2. Le thème qui relie les différentes parties de cette trame narrative est l'animosité de roi Hérode. Ce dernier était roi de Judée, mais sa royauté ne s'inscrivait pas dans l'attente du peuple Juif d'un Messie issu de la lignée de David. Par conséquent, beaucoup le considéraient comme un usurpateur. La naissance annoncée d'un roi descendant de David (l'évangéliste pose ceci tout au début de son Évangile, en présentant la généalogie de Jésus) suscite chez Hérode suspicion et jalousie, au point où on le voit donner l'ordre de massacrer « tous les enfants jusqu'à deux ans » (v. 16). Par cet acte, il veut éliminer Jésus, qu'il considère dès le départ comme son rival. Pour l'auteur du récit, ce motif s'inscrit dans ce thème plus large, qui traverse tout l'Évangile, de l'opposition que Jésus suscite chez les hommes.

4 Pistes pour la prédication

Il n'est jamais bon de « tout vouloir dire » dans une prédication. Le prédicateur fera bien de développer un (ou à la rigueur deux) des thèmes susmentionnés. Quel que soit le thème qu'il choisit, il fera bien de faire ressortir le contraste entre le dénuement et la fragilité de l'enfant et sa royauté. La naissance de Jésus est le moment où Dieu s'incarne – incarnation qui dès le départ se situe sous l'ombre de Vendredi Saint. La royauté du Christ se manifestera pleinement sur la croix. C'est ce que la résurrection atteste. La tension entre pauvreté et royauté est posée dès le départ.

Prédication

Si vous pensez que les récits de Noël dans l'Évangile sont des histoires gentilles, attendrissantes, immédiatement rassurantes, vous vous trompez. Si Noël est devenu une fête dégoulinante de sentimentalité, la Bible n'y est pour rien. Non, nous l'avons bien vu : dès sa naissance une lourde menace plane sur la personne de Jésus-Christ. Dans le passage de ce matin cette menace est représentée par le roi Hérode, qui use de toute sa ruse pour savoir où l'autre roi des Juifs, son rival, est né – et c'était pour qu'on mesure bien la gravité de cette menace que je ne me suis pas arrêté au verset 12, mais que je vous ai lu aussi ce qui suit : l'évangéliste qui raconte l'épisode du massacre des enfants de Bethléem. Non, la Bible, ce ne sont pas des petites histoires gentilles...

Y a-t-il pire que de tuer des enfants ? Les enfants, c'est signe, « parabole » d'avenir, d'espoir. Tuer des enfants, c'est tuer de l'avenir, de l'espoir. Les enfants, ce sont aussi ceux qui un jour prendront ma place sous le soleil. Et c'est ainsi qu'ils me rappellent que je ne suis pas un être éternel, que je ne suis que « de passage » sur cette terre. Ce que je suis, ce que j'ai, ce pour quoi j'ai travaillé « à la sueur de mon front », ce pour quoi j'ai lutté toute ma vie – les enfants me rappellent que cela n'est que provisoire. Les enfants, c'est le renouveau, le changement. Ils me rappellent que rien ne se laisse fixer dans ce monde. Oui, ils me rappellent que je suis un être mortel, qu'un jour je ne serai plus là...

Voilà ce qui dérange.

Et voilà ce qui anime ceux qui tuent des enfants : ils veulent garder ce qu'ils ont, pouvoir, richesse, valeurs. Ils veulent fixer tout cela, ils aspirent ainsi à l'éternité. Que les enfants – la menace du nouveau, du changement – soient donc réduits au silence...

Pour Pharaon, ce qui importait était de maintenir intact son empire si rigide quant à ses structures, de fixer, figer pour l'éternité son pouvoir semi-divin. Les Hébreux devenaient trop nombreux. C'était l'élément étranger au sein de l'empire – la menace donc de ce qui est différent, de ce qui par conséquent peut mener au changement. C'est pourquoi Pharaon ordonnait de tuer des enfants : les garçons nouveau-nés des Hébreux. Et c'était pareil pour Hérode. Lui aussi voulait sauvegarder ce qu'il avait : le trône qu'il avait usurpé, pour lui et sa famille. « Un roi est né à Bethléem ! » Hérode blêmit. On lui a rappelé que tout est provisoire dans ce monde, même son trône. Il refuse de s'y résigner. Et voilà qu'encore des enfants sont massacrés...

Les enfants nous dérangent, parce qu'un jour on doit leur céder la place. Ils représentent le changement. Ils nous rappellent que tout est provisoire, et qu'un jour nous mourrons. Frères et sœurs, il y a plusieurs façons de réduire au silence les enfants, et plus globalement les jeunes. Le pire – bien sûr - c'est de les tuer. Mais il y a d'autres façons de leur faire du tort. En faire une cible commerciale gigantesque, comme le fait notre société, tout en sachant que telles que les choses se présentent actuellement une partie non-négligeable de cette jeunesse n'aura jamais de travail stable et ne connaîtra par la suite que la précarité, voire la marginalité – oui, c'est leur faire du tort. On pousse notre jeunesse à la consommation, sachant que pour beaucoup cela ne peut mener qu'à la frustration et au ressentiment. On fait un tort immense aux jeunes quand on refuse de leur donner les repères nécessaires pour se frayer un chemin droit dans la jungle de notre société ! Ou encore cette glorification, au fond perverse et sénile, de la jeunesse : ce n'est pas par bonté envers les jeunes. Au contraire ! C'est l'expression de l'angoisse d'une génération qui refuse de vieillir, justement de peur de céder un jour la place. Alors voilà la double stratégie : d'abord tous les moyens sont bons afin d'apparaître jeune physiquement, et puis on déclare haut et fort : « Regardez un peu les jeunes d'aujourd'hui – qu'est-ce qu'ils ont l'air vieux et désabusé ! Il leur manque le dynamisme, l'esprit de saine révolte, l'enthousiasme que nous avons quand nous étions jeunes, autour de '68, par exemple, et que nous avons toujours su garder, ce qui veut dire qu'au fond nous sommes plus jeunes qu'eux »... Frères et sœurs, ne volons pas ainsi à nos jeunes leur jeunesse. Ni à ces enfants en Asie d'ailleurs, qui

eux travaillent dès leur jeune âge pour fabriquer les montres que nous portons. Eux ne sont pas au chômage, c'est vrai...

Or, sachez ceci : pour Dieu les choses n'en restent pas là. Il est le Dieu de toutes les générations. Et lui déjoue les intentions des hommes. Là où des hommes tuent des enfants, les réduisent au silence, les abandonnent – c'est-à-dire, là où des hommes tuent l'avenir, l'espoir, Lui, Dieu, le sauve, l'avenir, l'espoir, l'espérance. Moïse était un enfant rescapé. C'est par lui que Dieu a sauvé Israël. Jésus, le roi, est un enfant rescapé. C'est lui qui sauve le monde.

Quand on est confronté à Jésus, le roi, on est placé devant un choix – un choix radical. On ne peut s'y soustraire. Soit on le tue, soit on l'adore en s'offrant à lui. Voilà ce que l'évangéliste a voulu dire en faisant entrer en scène dans un même passage le roi Hérode et les mages venus de l'Orient. Oui, soit on est du côté de Hérode, qui voulait garder ce qu'il avait : son pouvoir, son honneur, et qui s'était acharné contre celui qui mettait cela en cause, soit on est du côté des mages, qui offraient ce qu'ils avaient de plus précieux à Jésus, le vrai roi. Soit on le tue, soit on s'offre à lui – à Jésus, le roi, dont l'enfance qu'évoque l'évangéliste est parabole d'avenir, d'espérance...

Pharaon, Hérode – ils voulaient garder ce qu'ils avaient, en fixant le statu quo du présent et en éliminant ce qui pouvait mener au changement, au renouveau, en éliminant l'avenir, l'espoir. Eh bien, ils ont tout perdu ! Que reste-t-il de leurs empires qu'ils voulaient éternels ? L'Égypte des Pharaons s'est enfouie sous les sables du désert. La gloire des Hérodiens s'est révélée trop fragile pour pouvoir durer après la mort d'Hérode. C'est à peine qu'on se rappelle quelques sombres histoires d'inceste et de fratricide. Tout effort pour fixer les choses, pour garder intact le statu quo, toute aspiration à l'éternité est inéluctablement vouée à l'échec. La Bible nous le dit et nous le redit. C'est d'ailleurs question de simple sagesse. Lisez les Proverbes, l'Ecclésiaste...

Chers amis, quelle chance donc pour nous qu'il nous soit permis de tout offrir à l'enfant-roi, qui est l'éternel, et qui garde tout – Lui - pour toujours. Ce qu'on est, ce qu'on a de plus précieux, nous pouvons l'offrir à celui qui nous garde, qui garde ce qu'on lui offre pour l'éternité. Quelle chance ! « Nous te rendons grâce, car qui suis-je et qui est mon peuple pour que nous ayons le pouvoir de t'offrir des dons volontaires comme ceux-ci ? » - s'exclame David face à Dieu. Il garde – Lui - ce qu'on Lui offre pour l'éternité. Serait-ce là le sens de cette parole de Jésus qui nous exhorte à « ramasser des richesses dans le ciel » ? Le récit des mages renvoie clairement à ces prophéties de la première Alliance qui nous parlent des nations qui au jour du Seigneur afflueront vers la ville sainte en y apportant leurs richesses, une belle vision prophétique qui a été reprise par l'apôtre Jean dans son Apocalypse : « les rois de la terre y apporteront leur gloire (...), on y apportera la gloire et l'honneur des nations ». Où ? Dans la ville éternelle. Plus proche de nous, le philosophe protestant Paul Ricoeur parle dans un de ses écrits d'un Dieu qui garde tout dans sa mémoire...

Oui, frères et sœurs, nous nous posons tous de temps en temps la question : tout ce que j'ai de beau, de bien, tout ce pour quoi j'ai travaillé, lutté dans ma vie, tous les beaux souvenirs de moments d'amitié et d'amour, et tous mes rêves aussi de ce que j'aurais pu faire encore de meilleur si j'avais eu la chance – après moi, de tout cela, qu'en restera-t-il ? Cette question peut nous rendre désespérés ! Frères et sœurs, que cette question ne nous rende pas crispés, durs, jaloux. Nous n'avons pas par nos propres efforts à garder tout cela. Cela est de toute façon au-dessus de nos forces. Oui, rappelez-vous les empires évanouis de Pharaon et d'Hérode. Non, nous avons une chance inouïe : il nous est permis d'offrir tout ce que nous avons de plus précieux, si intime que ce soit, même inachevé, à l'enfant-roi, qui est l'éternel et qui, Lui, nous le gardera, tout en l'achevant, en le purifiant, pour l'éternité... Notre trésor est dans le ciel. Ainsi nous pouvons lâcher prise, nous pouvons sereinement vieillir, nous pouvons céder la place...

Devant Jésus, le roi, nous sommes placés devant un choix radical. Soit on le tue, soit on s'offre à lui. Il n'y a pas d'autre alternative. Dès sa naissance, des hommes étaient confrontés à ce choix – soit Hérode, soit les mages.

Et ce choix était encore là au moment même de sa mort sur la croix. Rappelez-vous les deux malfaiteurs qui se trouvaient crucifiés à ses côtés. L'un des deux se moquait de lui – l'autre s'offrait à lui. Il n'avait plus rien à offrir si ce n'est ses dernières paroles. Il les lui a offertes : « Jésus – souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi ». C'est ce qu'on lit dans l'autre Évangile, celui selon Luc.

Oui, frères et sœurs, voilà le choix : est-il celui qui me menace – moi et tout ce que j'ai, ou est-il celui qui me garde, et cela pour l'éternité ?

Amen

Coordination nationale Évangélisation – Formation

Église protestante unie de France

47 rue de Clichy

75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr